

yeux des deux vénérables époux, et cette découverte me fit ressentir un plaisir d'autant plus vif, que je ne quittai l'église que plus ferme que jamais dans ma résolution d'obliger M. Wiltsh.

Eh ! bien, me dit maître Bertrand, quelle inspiration, mon cher Paulin ?—Excellente, et vous, maman Bertrand ?—Ma foi, mon ami, je suis de l'avis que tu prêtes, et je ne crois pas me tromper, en assurant que nous sommes tous trois du même avis.—C'est la vérité, ma femme ; maintenant Paulin prendra à la maison deux cent cinquante louis d'or, qu'il sait qu'on m'a remboursés pour lui il y a quatre jours. A propos, savez-vous où loge le capitaine ?—Non, mais M. Durant me donnera son adresse—Cela n'est pas nécessaire, puisque je la connais ; il loge au Chapeau Rouge.

Je pris les deux cent-cinquante louis chez les bons Bertrand, et m'acheminai vers le Chapeau Rouge, le cœur palpitant d'une joie mêlée de crainte. Mon dieu, me disais-je intérieurement, s'il allait me refuser ? s'il allait s'offenser de mon offre ? Comment débiterai-je avec lui ? Je ne puis pas lui dire tout crûment, Monsieur, je vous salue, et sachant le besoin où vous êtes d'une somme de six mille francs, je vous l'apporte, en vous priant de l'accepter. Pourquoi pas ? Est-il besoin de se confondre en vains et inutiles discours, pour annoncer à un galant homme qu'on se propose de le servir ?

Ces réflexions me conduisirent jusqu'à l'auberge du capitaine, et je montai à la chambre qu'on m'indiqua, bien décidé à lui faire mon offre sans verbiage, et le plus laconiquement possible. Sa chambre était ouverte, et il s'y promenait à grands pas, tellement occupé, que je lui avais dit à plusieurs reprises, Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer ; Monsieur, je vous salue ; Monsieur, je viens pour avoir l'honneur de causer avec vous, qu'il n'avait pas daigné s'arrêter, ni jeter un regard sur moi. A la fin, il s'aperçut qu'il y avait quelqu'un dans sa chambre, et me demanda assez brusquement, dans son jargon, moitié anglais, moitié français, que voulez-vous ?—“ Monsieur, je viens pour avoir l'honneur. . . . Je ne vous connais pas ; retirez-vous.” Cette réception m'attéra à un tel point que je n'eus pas la force d'ouvrir la bouche. L'Anglais me considérait avec une espèce d'étonnement (en s'apercevant que je ne sortais point)—Qui, diable, m'envoie ce jeune homme ? est-ce M. Broucke qui vous charge de me demander son argent ? Allez lui dire que demain je serai son prisonnier. Mais sortez donc.

Je ne pouvais prendre sur moi ni de me retirer, ni de lui expliquer le motif de ma visite ; mais machinalement j'avais tiré de ma poche mes cinq rouleaux que je lui présentai. Il s'avança vers moi, recula ensuite quelques pas et me dit ; Expliquez-vous donc, Monsieur, que voulez-vous ? que me présentez-vous là ? Six mille francs.—Six mille francs ! et qui donc vous envoie ?—Personne, Monsieur.—Jeune homme, ceci me paraît singulier. Asseyez-vous, et donnez-moi de grâce quelques éclaircissemens :